



LA GÉORGIE

POLITIQUE & SOCIALE

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 51, rue Saint-Sauveur, PARIS

LA GÉORGIE est en vente à la SOCIÉTÉ NOUVELLE DE LIBRAIRIE & D'ÉDITION (Librairie Georges Bellais), 17, rue Cujas, Paris (V^e).

SOMMAIRE

Le Spectre de la Révolution. — Le mouvement ouvrier en Géorgie (fin). — Le voile tombe. — Informations. — Les grèves et les manifestations politiques. — L'Exarque scandalisé. — Le Mouvement agraire en Géorgie. — La Nation géorgienne, par Georges Brandès. — L'opinion de l'Arménie. — Bibliographie de la Géorgie.

LE SPECTRE DE LA RÉVOLUTION

Dans le courant du mois de juillet de graves et sanglants événements se produisirent en Géorgie. Les agents de l'autocratie impériale réquisitionnèrent les troupes contre les ouvriers de chemin de fer qui étaient en grève ; 31 personnes furent tuées et quelques dizaines blessées. Ainsi le gouvernement impérial du tsar est résolu, coûte que coûte, à étouffer le mouvement émancipateur de ses sujets.

Le public européen n'a pas une idée, même approximative, des lamentables conditions dans lesquelles les ouvriers du chemin de fer transcaucasien d'Etat traînent leur existence. Une journée de travail de 18 heures pour un salaire dérisoire ; pas de repos, aucune tranquillité, des vexations constantes, morales et physiques. Et quand les ouvriers affamés se décident à améliorer leur misérable existence, quand ils se groupent et s'organisent pour la défense de leurs intérêts en commun, on les assomme, on les fouette, on les emprisonne. Mais un homme, fût-il emprisonné ou fouetté, n'en sent pas moins pour cela la nécessité de se nourrir, il n'a pas moins le désir et l'espérance d'une vie humaine, d'une vie meilleure, il ne poursuit pas moins son rêve de bonheur et de joie. L'outrage, la prison, toute sorte de tortures et de souffrances endurées l'exaltent, le poussent à la lutte acharnée. Et quand le tsarisme voit les ouvriers outragés, affamés, fouettés

se masser, prêts à la lutte pour le droit contre la force, exaspéré, indigné de cette révolte il pousse en avant ses muets et malheureux soldats, il fait feu sur une foule désarmée et tue les hommes coupables seulement, d'avoir la prétention d'être des hommes ; il les tue comme des bêtes féroces ! Et cette boucherie, ce brigandage sanglant se fait en plein jour, devant l'Europe épouvantée, devant l'humanité scandalisée !

Ainsi furent tués les paisibles grévistes de Bathoum, de Khachouri (Michailow) de Tiflis et de Bakou. Il tue chez nous parce que, méprisant ses propres sujets russes, il cache dans son sein une haine féroce contre tous ces asiatiques qui osent, eux aussi, avoir leurs propres désirs, leurs propres intérêts et les défendre.

Mais le gouvernement se trompe cruellement. Plus tard il comprendra avec quelle force un coup de fusil retentit dans un pays qui pendant des siècles a défendu son indépendance par les armes, il comprendra que c'est réveiller l'instinct belliqueux, que c'est produire l'incendie et la révolte générale d'un peuple qui n'avait pas l'habitude de plier devant un ennemi même formidable. Il a oublié, ce gouvernement infâme, que le peuple géorgien n'a pas besoin de faire un apprentissage pour manier un fusil ou un sabre. Qu'il continue, il évoquera bientôt le spectre du monstre rouge qu'il redoute et qui porte le nom de Révolution ! Qu'il continue et il verra !

LE MOUVEMENT OUVRIER EN GÉORGIE

II

En 1900, après la grève, quelques ouvriers aux idées avancées et les intellectuels géorgiens, pour échapper aux poursuites de la police, ont été forcés de quitter Tiflis et de s'établir à Bakou et à Bathoum. Au commencement c'était bien difficile pour eux de faire de la propagande à Bakou où la plupart des ouvriers sont Arméniens et Persans, ils s'adressèrent d'abord aux ouvriers du chemin de fer parmi lesquels se trouvent de nom-

breux Géorgiens. On y créa quelques groupes. En 1901, alors qu'à Tiflis on organisait une grande manifestation c'est à peine si à Bakou 60 ouvriers se rassemblèrent en dehors de la ville pour fêter le 1^{er} Mai. Mais bientôt le mouvement ouvrier se développa à Bakou par l'influence qu'avaient eue les événements de Tiflis, aussi bien que par l'action de quelques braves Arméniens intellectuels.

A Bathoum, c'était plus facile. Les 9/10^e des ouvriers de Bathoum sont Géorgiens, principalement les Gouriens. C'est la Gourie qui a donné le plus grand nombre de révolutionnaires en Transcaucasie. Pour l'administration locale Gourien et révolutionnaire sont synonymes. Les ouvriers de Bathoum se familiarisèrent bien vite avec la doctrine social démocrate, et comprirent la nécessité de la lutte politique. Tout le monde connaît les sanglants événements de 1902, alors que les soldats tuèrent 13 ouvriers coupables d'avoir organisé une grève. Ce terrible drame augmenta le mécontentement et la surexcitation des ouvriers.

Les grèves sont devenues très fréquentes à Bathoum, au point que Rothschild a eu l'intention de transférer ses usines en Turquie. Cette année-ci, Rothschild n'a pas pu faire payer aux ouvriers les amendes arriérées. Les ouvriers des usines Mantachef réclamèrent pour le même motif et eurent gain de cause. Cet argent fut déposé comme fonds dans la caisse du Comité.

Le Comité de Bathoum, composé exclusivement de Géorgiens, travailla avec beaucoup d'énergie et d'activité. Ce Comité a jusqu'ici dirigé le mouvement agraire de Gourie.

Il n'y a qu'un mois que fut créé un Comité social-démocrate spécial pour la Gourie. Les membres de ce Comité sont des paysans.

D'après les renseignements que j'ai eus, c'est, dans toute la Russie, la première organisation de ce genre. Nous en reparlerons plus loin.

Le défaut capital du mouvement ouvrier du Caucase fut que les Comités, n'étant pas unis, agissaient séparément. On corrigea ce défaut. Les représentants des Comités s'unirent et fondèrent l'« Union centrale des organisations social-démocrates ouvrières du Caucase ». Dans cette Union on a élu 10 membres : 2 Arméniens et 8 Géorgiens. C'est l'organe suprême. Il dirige le mouvement ouvrier dans toute la Transcaucasie, et organise la propagande.

Le premier acte de l'Union fut l'organisation de la manifestation du 1^{er} mai à Bakou, à Tiflis et à Bathoum. Les ouvriers de Bathoum choisirent le 19 avril (1^{er} mai nouv. style) pour proclamer la grève; à Tiflis et à Bakou, où c'était impossible de faire cesser le travail le même jour, on n'organisa qu'une manifestation. Mais à Bathoum, le 19 avril, le travail fut suspendu non seulement dans toutes les usines et fabriques, mais dans tous les ateliers petits artisans. La même « Union » dirigeait la grève récemment organisée à Bakou-Tiflis-Michailovo.

L'Union a deux publications : *La Lutte* (en géorgien, 5 numéros parus), *Proletariat* (en arménien, 2 numéros parus). Ces deux journaux sont tirés clandestinement, sous forme de bulletins qui n'ont pas moins de 16 pages. L'Union a élaboré son programme afin de le présenter au prochain Congrès social démocrate de toute la Russie. Dans la partie politique de ce programme, l'« Union » proclame la nécessité de l'organisation autonome de la Transcaucasie.

Au mois de juin, conformément à une décision de la gendarmerie, dix hommes furent exilés en Sibérie : 2 Russes, 2 Arméniens et 6 Géorgiens. Voici leurs noms :

Phranchesco, Kournatovski (Russes), Karadjeff, Vardoian (Arméniens), Djibladzé, Tzabadzé, Gogua, Tchodrichvili, Mgeladzé et Tchaptladzé. De ce nombre était Noé Geordania qui s'échappa et se trouva à l'étranger.

En ce moment, il y a quatre comités locaux : Tiflis, Bakou, Bathoum et Gourie. Ils ont des caisses propres et dirigent les affaires locales sans l'intermédiaire de l'Union. L'Union n'a qu'à veiller aux principes et à la tactique, et elle donne au mouvement un plan déterminé.

Dans le comité de Bathoum et dans celui de Gourie il n'y a que des Géorgiens. Dans celui de Tiflis, il y a un Arménien, le reste est Géorgien. A Bakou, la plupart sont Arméniens.

Il faut dire que les intellectuels arméniens n'ont pas grande sympathie pour ce mouvement; souvent même ils lui sont hostiles, alléguant que ce mouvement diminue leurs forces. J'ai demandé à un excellent révolutionnaire Arménien pourquoi ses compatriotes de Tiflis ne voulaient pas nous aider :

« Notre attention est en ce moment absorbée par la question arménienne en Turquie. Quand elle sera résolue, nous joindrons nos forces aux vôtres. »

C'est pour cela probablement que parmi les Arméniens du Caucase du gouvernement d'Erevan et d'Elisa betopol, il n'existe ni mouvement ouvrier, ni mouvement paysan.

Mais, à mon avis, ils ont tort, car la Russie affranchie aidera davantage aux Arméniens de la Turquie que la Russie autocrate.

LE VOILE TOMBE

Dans le numéro précédent nous avons dit quelques mots sur M. Basile Velitchko, le prétendu « ami » des Géorgiens, nous avons signalé que l'ex-rédacteur de la feuille officielle de Tiflis, *Kavkaz*, avait eu une politique déterminée, conçue à l'avance, une politique qui consistait à séparer et à diviser les nationalités du Caucase, principalement les Arméniens et les Géorgiens. Velitchko a su exploiter au profit de la politique oppressive les malentendus de ces deux nations voisines — l'Arménie et la Géorgie — et louant les uns et flattant les autres, tentait de les prendre toutes les deux comme dans un filet.

Mais, comme nous l'avons déjà indiqué, les machinations de ce politicien pétersbourgeois furent bientôt dévoilées. Nul doute maintenant que M. Velitchko a pour les Géorgiens les mêmes sentiments de mépris qu'il professe pour les Arméniens. Tant que les Géorgiens furent dociles et muets, tant qu'ils manifestèrent pour le tzar un loyalisme déshonorant, Velitchko les soutenait; mais dès qu'ils commencèrent à manifester leur indignation, leur colère contre les ignobles procédés gouvernementaux, dès qu'ils s'insurgèrent et résolurent de défendre leur langue, leur physionomie propre, leurs biens, dès que M. Velitchko comprit qu'il avait perdu la confiance des Géorgiens et qu'il n'avait rien à gagner parmi eux, il changea tout à fait d'attitude. Les lecteurs de la *Georgie* n'ont qu'à lire le *Rousski Kestnik* du mois d'août. Raillant le mouvement ouvrier du Caucase, voyant dans le soulèvement des travailleurs le penchant des Caucasiens pour le brigandage, l'ex-rédacteur du *Kavkaz* s'exprime ainsi sur l'apparition de notre organe :

« Il n'y a pas mal de « secrets de polichinelle » Un secret de ce genre exalte en ce moment une partie de la société géorgienne de Tiflis. On y a reçu les premiers numéros du journal *La Géorgie*, qui paraît à Paris, et qui veut être l'organe de la séparation géorgienne.

« La presse arménienne étrangère ne cache pas sa joie de l'apparition de cet organe mort-né; et ce n'est pas parce qu'elle croit à son succès mais parce que la venue de ce journal jette une ombre sur les intellectuels géorgiens, une ombre qui a

l'aspect d'une tache. Personne n'ignore à Tiflis que la *Géorgie* est fondée avec des fonds versés par des politiciens arméniens. Une poignée de rêveurs géorgiens, sans aucune influence n'ayant pas et ne pouvant pas avoir d'argent. Si cet organe peut être agréable à quelqu'un ce doit être à ceux qui se tiennent derrière les talons des crépus arméniens. Dans le fond du pays l'influence de journal est nulle. Elle est impuissante comme est impuissante la tentative de soulèvement des paysans géorgiens.

« En Géorgie, pendant les fêtes populaires, à Mtkheth, à Alaverdi et ailleurs, les rabsodes arméniens chantent et racontent au peuple que « les Russes ont détruit la Géorgie, qu'avant, lorsque le royaume géorgien existait, la vie était plus heureuse ». Et le peuple tend une oreille à ces racontars ; mais il comprend bien que tout cela est un non-sens. Il n'a pas oublié que c'est le tsar russe qui l'a affranchi du servage et lui a ouvert un rideau sur une vie nouvelle. Ce n'est pas en vain que le peuple géorgien a fait un proverbe : « Un bon *paraire* vaut mieux qu'un mauvais père ». On verra si les intellectuels géorgiens sont aussi sages que le peuple. Mais les chansons de sirènes arméniennes évidemment ont quelque influence même sur l'aristocratie géorgienne endettée. Ces mariages mixtes entre Géorgiens et Arméniens, la condition de la vie sociale de la Géorgie, l'évolution économique de ce pays grâce à laquelle les Géorgiens — font que ces descendants des braves chevaliers, — deviennent, peu à peu, pour les Arméniens, des serviteurs avérés, revêtus d'une livrée. A la tête de la noblesse géorgienne de Tiflis se tient le prince D. Z. Melikof, d'origine à moitié arménienne. Il n'y a rien d'extraordinaire en soi-même dans ce fait : puisque le croisement des peuples n'est pas inutile et ne peut pas nuire aux sentiments loyalistes. Mais, sans doute, il y a quelques dizaines d'années, quand la vieille noblesse géorgienne encore debout, était un fait pareil n'aurait pas pu se produire.

L'idée historique de la Géorgie c'est la fidélité à l'orthodoxie et un amour sincère pour la Russie. Renier ce testament serait un crime. Et en vain les vagabonds réfugiés à l'étranger commencent à prouver que ce reniement a déjà eu lieu. Sans doute pour renforcer ce testament sacré les relations économiques et ethniques qui commencent à se manifester au Caucase ne sont pas bien favorables. Les deux partis ont tort dans ce cas. Il faut y réfléchir. Mais il faut le savoir faire, c'est ce qui est difficile. Touchez n'importe quel côté de la vie caucasienne contemporaine, vous serez convaincus qu'il y a une nécessité urgente à examiner attentivement et consciencieusement les conditions et les rapports de la vie caucasienne. Il faudrait une révision du Sénat, mais il faudrait pour cette saine besogne un homme comme Mouraviev).

En analysant les perles littéraires de M. Velitchko, on se heurte tout d'abord au mensonge et à la prétention comique d'être informé à fond des choses de la Géorgie. Ne tenant pas compte de notre programme politique qui défend l'autonomie, Velitchko insinue que nous avons créé un organe dans le but de faire une propagande séparatiste. Commentant par le mensonge, il continue par l'insolence. Mais nous nous sentons trop au-dessus de ses attaques pour le suivre dans tous ses propos malpropres. Nous croyons au-dessous de notre dignité de parler sur les prétendus fonds arméniens à l'aide desquels, comme l'affirme Velitchko, nous aurions fondé notre journal. Ne voyant au Caucase que l'intrigue arménienne, ne comprenant rien dans la vie réelle du peuple géorgien n'envisageant les questions qu'au point de vue de l'autocratie intangible et de l'orthodoxie infaillible, les publicistes à la façon de Velitchko ne sont capables de concevoir la spontanéité d'un mouvement populaire, ni la force morale et créatrice d'une nation éveillée pour la vie nouvelle. Ils ne peuvent pas comprendre que la conscience nationale est une force puissante, qu'elle se dresse souvent contre les calculs des politiciens louches, qu'elle est féconde et vivifiante parce que, engendrée au sein du peuple, elle est l'expression et la manifestation même d'un peuple qui va vers l'affranchissement, vers la liberté. Tout cela, ils ne peuvent pas le comprendre. Alors, comment voulez-vous que devant cette force de la conscience nationale, les insinuations d'un sieur Velitchko n'aient pas un caractère ignoble et malpropre !

Nous n'avons besoin de nous justifier devant personne.

Notre juge c'est la conscience de notre peuple. Le peuple a déjà répondu à M. Velitchko et à ses acolytes, combien il est content du régime autocratique russe. Pour manifester son contentement et son dévouement, il a déjà organisé, dans les villes et les campagnes, des groupes de combats, il est déjà entré en conflits sanglants avec les autorités russes et il maudit de toutes ses forces son ami le « bienfaiteur » du régime russe. Nous n'avons pas à nous justifier devant ces faits décisifs, éclatants, devant le fait du grondement populaire, devant la menace d'un soulèvement général.

A plus forte raison nous n'avons pas à défendre l'aristocratie géorgienne, ni son chef, le prince Melikof. D'autant plus que nous n'avons rien de commun avec eux. Il est à noter cependant que M. Velitchko est aveuglé à ce point qu'il prend nos contradicteurs pour nos amis ! Est-il donc tellement aveuglé que les sentiments dévoués du prince Melikof et de l'aristocratie pour le tsar puissent être mis en doute par lui. M. Velitchko se fâche contre les meilleurs défenseurs de son seigneur, l'empereur de toute la Russie. Que veut dire cela ?

Il n'a pas été invité aux fêtes du Jubilé organisées par la noblesse géorgienne en mémoire du centenaire de l'annexion de la Géorgie à la Russie, fêtes qui scandalisèrent le monde entier. Il a été écarté des banquets pendant lesquels il aurait eu l'occasion de prononcer des discours retentissants sur le rôle historique de la Géorgie. Pourtant on n'a pas pensé à Velitchko, on l'a oublié. Mais Velitchko n'oublie personne, lui, n'oublie rien et il dit son mot, il accuse l'aristocratie géorgienne de sentiments déloyaux.

Oh ! si c'était vrai ! Mais malheureusement il se trompe. Il est dupe de sa mauvaise humeur. Entre une conception politique de Velitchko et celle de la haute aristocratie géorgienne, il n'existe aucun point de désaccord. Ils doivent se tendre des mains fraternelles. Et ils se disputent. Pourquoi ? Parce que l'un des deux n'a pas été invité aux dîners de gala !

Analysez bien ce qu'il dit. Vous trouverez un leit-motif dans toute son accusation. Ce leit-motif, c'est l'intrigue arménienne. Les Arméniens donnent des fonds pour un journal géorgien antirusse (!) ; les Arméniens chantent dans les villages géorgiens des chansons séditieuses ; les Arméniens, à l'aide de l'argent, ont même transformé l'âme de la noblesse géorgienne. Partout les Arméniens traitent, ennemis de la sainte Russie ! Et les pauvres Géorgiens, ces van-pieds misérables, courbés, dociles et soumis sous le joug autocratique, qui comprenaient jusqu'ici que l'idée historique de la Géorgie c'était l'attachement à l'orthodoxie (c'est-à-dire le reniement de la raison) et l'amour pour les tsars russes (c'est-à-dire pour ses oppresseurs). Voilà que ces chevaliers dégénérés commencent en ce moment à vendre leurs sentiments, leur conscience et leur âme à ces mercantiles arméniens et deviennent eux aussi — oh ! quelle honte ! — ingrats pour leurs bienfaiteurs, les tsars blancs !...

Mais ce qui est très remarquable, c'est l'apothéose, la fin de l'article de l'ex-rédacteur du *Kavkase*. On pourrait croire — pour qui ne connaît le vrai mobile des ses intentions — que M. Velitchko est mécontent du régime administratif du Caucase, lorsqu'il dit « qu'il y a nécessité urgente à examiner attentivement et consciencieusement les conditions de la vie caucasienne ». Mais qui pourrait comprendre à la lettre les mots de ce politicien véreux. Oui, M. Velitchko est mécontent de l'administration caucasienne ; mais ce mécontentement provient de deux sources.

Un de ces motifs est personnel. Velitchko ne peut pas pardonner au gouverneur général du Caucase, le prince Galitsine, son exil arbitraire de Tiflis. Voici le fait.

Le prince Galitsine a invité un jour à un de ses bals de gala, un grosbonnet arménien, industriel, M. Mantachef. Velitchko n'a pas pu digérer qu'un haut fonctionnaire russe, un représentant du tsar invité chez lui un Arménien. Il fit une allusion à ce fait dans un de ses articles du *Kavkase*.

Le prince Galitsine, qui n'aime pas à être l'objet d'observations de la part des journalistes (tussent-ils russes), destitua Velitchko et dans les vingt-quatre heures le renvoya en Russie. Velitchko fut atterré. Les mesures arbitraires qu'il préconisait toujours pour les autres, lui déplurent dirigées contre lui. Il a été pris au dépourvu. Il lui fallut remettre le journal officiel

à son successeur, Tebenkof, il lui fallut combler la « Caisse officielle » où il manquait 8,000 roubles. C'était un problème de trouver en vingt-quatre heures cette somme énorme, de faire ses malles et même dire adieu à ses amis et regagner Saint-Petersbourg. Mais où trouver de l'argent? Aller chez les Arméniens? Ils l'auraient fichu à la porte. Et les Géorgiens? Il est vrai qu'ils n'ont que leur manie chevaleresque comme richesse, mais on trouve quand même des gens qui pourraient prêter 8,000 roubles à un ami pour le tirer d'embarras. Et ce fut en effet, un industriel géorgien, M. D. Saradjet, qui prêta la somme nécessaire. Le créancier de Velitchko évidemment, ne soupçonnait pas alors que quelques années après ces événements, ces mêmes saints personnages géorgiens seraient dénoncés comme traître par l'« ami » Velitchko.

Voilà la cause de la rancune personnelle de Velitchko pour le prince Galitsine, grâce à qui il a failli tomber sur le banc des accusés. Mais d'un autre côté, il n'est pas content de Galitsine parce que Galitsine, à son avis, n'a pas une poigne assez ferme, parce qu'il lui faut pour le Caucase un nouveau Mouriaief. Savez-vous quel Mouriaief? Celui de Varsovie, celui qu'on appelle Mouriaief le « Pendeur ».

Voilà, d'après Velitchko, à quoi aboutit l'examen consciencieux des conditions de la vie caucasienne. Il lui faut du sang versé pour guérir les plaies de la vie caucasienne. Ce sont des potences qu'il voudrait voir élever sur les routes, dans les champs et sur les montagnes du Caucase, pour que l'apparition des vautours attirés par l'odeur infecte des cadavres humains, effraie le peuple insurgé! C'est des tortions et des souffrances du peuple que vit l'âme sanguinaire de Velitchko! Plus de doute; tout est clair, tout est dévoilé. Le rideau est levé et sur la scène apparaît un monstre ayant les manières d'un homme du monde avec des mains gantées mais tachées de sang, et un visage où se reflète une âme basse et cynique!

INFORMATIONS

La colonisation du Caucase. — L'administration du Caucase est bien préoccupée en ce moment de la colonisation russe du pays. Dans le gouvernement d'Elisabetopol on a déjà créé 40 villages russes. On s'occupe beaucoup de cette colonisation dans les spacieux champs de Mouganelo (gouver. de Tiflis). Pour cette entreprise on va dépenser 5 millions de roubles. De même on explore en ce moment toutes les terres dites d'Etat pour la même destination. Sur l'ordre du ministère de l'agriculture on a formé plusieurs Comités et groupes pour une exploration dans ce sens dans le gouvernement de Tiflis, de Koutaïs, d'Erivan, d'Elisabetopol et de Bakou.

Donc on veut dans toute la Transcaucasie créer au milieu de la population indigène des foyers slaves. Ce projet crée un mécontentement grandissant dans tout le pays, mécontentement motivé par les faits suivants : en Russie, l'Etat et les propriétaires fonciers possèdent 62,5 0/0 de terres, au Caucase ils en possèdent 70,6 0/0. Les paysans russes possèdent 33,4 0/0, les paysans caucasiens 29 0/0.

Outre cela, en Russie il n'y a que 62 0/0 de l'espace qui soit peuplé, tandis qu'au Caucase les 98 0/0 sont habités. La colonisation russe au Caucase qui n'est organisée que dans le but d'entraver le développement du pays et de russifier les nationalités caucasiennes produira inévitablement un conflit entre les paysans russes victimes de la politique sauvage du gouvernement et la population indigène. C'est ce que veulent évidemment les autorités pour pouvoir pécher en eau trouble. Mais la conscience du peuple qui est éveillée et le sentiment de la solidarité des diverses nations se dresseront contre le gouvernement tsariste, unique cause de malheur et d'oppression de tout un pays.

Le 2 août le nombre des détenus dans les prisons de Tiflis atteint 888 personnes.

Le chef du parti social-démocrate géorgien, M. Noé Geordania, après avoir subi un an d'emprisonnement, a été condamné à l'exil dans le gouvernement de Viatka. Mais heureusement, il a pu s'échapper sain et sauf, il se trouve actuellement à l'étranger.

En 1900, dans le régiment qui se trouve actuellement à Port-Arthur, il y avait 27 soldats géorgiens. Il n'y en reste que 10 à ce moment. Le reste n'a pu supporter le climat : la moitié de ces jeunes gens sont rentrés malades dans leur pays ; les autres sont morts.

Il y a quelques semaines 1,000 ouvriers mingréliens sont partis à Sotchi, Goudaouth et Soukhom pour chercher du travail. Mais ils n'en ont pas trouvé. La cause de ce fait, c'est l'immigration russe. Les Russes récemment immigrés dans le pays se contentent d'un salaire dérisoire (50 kop. par jour) et font concurrence aux indigènes.

Pour protéger la voie ferrée de Transcaucasie contre les grévistes, on va créer une brigade militaire.

Les Grèves et les Manifestations politiques

On nous écrit :

A partir du 25 juillet, les soldats n'escortent plus les tramways. La Société anonyme des tramways a eu dans son service 150 soldats qu'elle devait payer. Pendant une semaine de grève, la Société a dépensé 15,000 roubles pour l'entretien de ce service improvisé.

A Tchiatouri, (centre de Manganèse du gouvernement de Koutaïs) l'effervescence parmi les ouvriers est immense. Les grévistes ont mis le feu à la maison de l'ingénieur des mines, Fitingof, gérant d'une Compagnie anglaise. Les troupes sont consignées et la ville est gardée militairement.

Pour diviser les ouvriers et pour créer parmi eux une rivalité, l'administration des chemins de fer de la Transcaucasie a décidé d'augmenter le salaire des ouvriers qui continueraient à travailler pendant la grève.

Les dommages causés par la grève de Bakou, grève qui dura une semaine, sont évalués à 15,000,000 de roubles.

Le 1^{er} juillet (anc. style) on a envoyé 4 détenus politiques (Vardoian, Karadjean, Mgeladzé, Tchantladzé) dans la Sibirie orientale. La population de Tiflis, à cette occasion, a organisé une immense manifestation. On ne savait pas au juste si le départ des détenus s'effectuerait de la gare centrale ou de la gare de la banlieue de Tiflis-Navtloug. C'est pour cette raison que le peuple se rassembla dans les deux endroits. Ceux qui étaient allés à la gare de la banlieue, moins nombreux, furent bientôt dispersés par les cosaques. Mais à la gare centrale, l'afflux de la foule fut si intense, que les autorités étaient impuissantes à la maîtriser. Les ouvriers, au nombre de

2,000, arrêterent le train et voulurent le prendre d'assaut pour délivrer les détenus politiques. La gendarmerie fit feu. Plusieurs personnes furent blessées et un jeune ouvrier fut tué.

L'Exarque de la Géorgie scandalisée

A Tiflis, au mois de février dernier, l'opinion publique fut émue par un acte d'ignoble brutalité. L'Exarque russe de la Géorgie, Alexis, fonctionnaire à la solde du gouvernement, et représentant spirituel du pouvoir du Saint-Synode, s'est permis des voies de fait contre un diacre géorgien, nommé Bakouridzé. Cet acte eut lieu publiquement devant plusieurs témoins. Le diacre Bakouridzé eut le courage de déposer une plainte contre l'exarque. Vostorgof, un personnage louche, un prêtre russe insolent qui est en Géorgie le principal exécuteur de la politique de russification, a tenté de gagner les témoins. L'intimidation, des promesses d'avancement et d'autres moyens furent employés pour étouffer l'affaire. Mais le diacre Bakouridzé maintient sa plainte. Il se trompe s'il croit que la justice sera saisie de son affaire et lui donnera gain de cause. La justice, dans ce cas, dépend du bon plaisir d'un Vostorgof. Comme circonstances atténuantes pour la conduite de l'Exarque, on évoque sa faiblesse pour les boissons spiritueuses : On dit que lorsqu'il se jeta sur son petit subordonné il était complètement ivre. Pour de telles gens, c'est une raison assez sérieuse pour que la justice ne s'occupe pas de cette affaire ; au cas où elle en serait saisie, elle acquitterait l'accusé.

LE MOUVEMENT AGRAIRE EN GÉORGIE

Bien que l'abolition du servage ait affranchi juridiquement le paysan géorgien, économiquement, il reste toujours enchaîné et lié au propriétaire foncier. La plus grande partie de la terre restant dans les mains des propriétaires, le paysan n'en eut que de petites parcelles. Par l'apparence on en a fait « un propriétaire », mais en réalité il est devenu manœuvre et tenancier de la propriété foncière. De sorte que le paysan continue à cultiver la terre de la noblesse géorgienne selon l'engagement « librement » conclu. Tant que la population fut dense et la terre en abondance, le paysan s'acquittait facilement de l'engagement envers le propriétaire. Mais durant ces derniers vingt ans la population a presque triplé. Les petits lots de la propriété paysanne furent partagés entre les nombreux membres de la famille et le village commença à se prolétarianiser. La terre renchérit ; le nombre des tenanciers fut augmenté et les propriétaires fonciers rehaussèrent la rente. En même temps, chez les propriétaires aussi bien que chez les paysans les nécessités de la vie se multiplièrent. Les impôts montèrent, et toutes sortes de corvées et de travaux pour le village pèsent lourdement sur le paysan : il fait des routes, il paie pour l'entretien des bureaux de la municipalité, il paie l'instituteur, le curé, etc. Il pourvoit aux besoins de tous les maîtres du village. De sorte qu'une partie des paysans sont obligée d'émigrer dans les villes pour y chercher du travail.

Ainsi notre village nous a donné deux catégories d'ouvriers : les ouvriers des villages et ceux des villes. Les premiers sont subjugués par les propriétaires fonciers (1), les

autres par les capitalistes. Pour commencer un mouvement il fallait éveiller les paysans, il fallait qu'ils comprissent leur situation. Et comme nous l'avons déjà signalé dans le numéro précédent de ce journal, ce furent les ouvriers urbains qui s'éveillèrent les premiers. Le mouvement ouvrier entraîné à sa suite le mouvement agraire. Entre l'ouvrier et le paysan il existe chez nous des relations ; il y a un va-et-vient constant entre eux. Les villageois et les ouvriers sont liés entre eux par les liens du sang, de l'amitié, quelquefois aussi par ceux de la propriété, une grande quantité d'ouvriers ayant conservé une petite parcelle de terre, une petite maisonnette, où ils retournent de temps en temps. Quelques uns accourent dans les villes pour gagner un peu d'argent ; ils y restent provisoirement et retournent bientôt chez eux. Prenez aussi en considération que le gouvernement, pour « punir » les ouvriers révolutionnaires, les renvoie dans leurs villages, et cela contribue beaucoup à la propagande des idées révolutionnaires dans les campagnes.

Bref, la situation précaire des paysans, les liens existant entre la ville et la campagne, la politique aveugle du gouvernement russe — voilà des causes qui créent en Géorgie le mouvement agraire.

Le mouvement commença à Gourie, province la plus avancée et la plus cultivée. En 1902, de l'usine Rotchild de Bathoum 465 des meilleurs ouvriers furent renvoyés, comme agitateurs et initiateurs du mouvement ouvrier. Cet événement produisit une grande indignation parmi les ouvriers des autres usines et on déclara une grève générale. Les autorités locales qui intervinrent, emprisonnèrent plusieurs milliers d'ouvriers. Ceux qui restèrent voulurent, coûte que coûte, délivrer leurs camarades. Entre les troupes consignées et les ouvriers se produisit un conflit sanglant : 15 ouvriers furent tués et plusieurs dizaines blessés. Le lendemain, 3,000 ouvriers furent renvoyés dans leurs villages ; la plupart étaient de Gourie.

Le sang versé à Bathoum souleva une violente colère dans toute la Gourie. Les ouvriers renvoyés, casés dans leur village respectif, commencèrent à faire de la propagande socialiste parmi les paysans. Les premiers qui répondirent à cette agitation furent les paysans des villages Nigoithi et Soupsa. Ici on créa des groupes de paysans qui propagèrent des feuilles et des brochures. Ensuite l'agitation gagna les villages Tchotchkhathi, Mikel-Gabriel, Khvarchethi ; bref, presque toute la partie occidentale de la Gourie. Le mouvement fut dirigé par le comité social-démocrate de Bathoum. Les membres de ce comité organisèrent, dans les bois principalement, après le coucher du soleil, des réunions clandestines auxquelles 3 à 400 hommes assistèrent.

Là les paysans faisaient leur éducation politique et sociale. Les « étudiants » — ainsi furent surnommés les propagandistes par les paysans — faisaient le tour du pays et gagnaient partout des adhérents en distribuant des proclamations et en faisant de la propagande orale. Ils expliquaient aux paysans que le monde est partagé en deux parties — les possédants et dominants (propriétaires fonciers, capitalistes, clergé, etc.) et les non-possédants et dominés (ouvriers, paysans), et que entre ces deux parties existait une contradiction innée, une lutte acharnée, que pour résoudre cette contradiction et pour en finir avec cette lutte, il faudrait abolir la propriété privée et réaliser le socialisme.

Le prolétariat poursuit cette tâche, il faut que les paysans le suivent dans la même voie, disaient-ils. Mais avant que cette transformation radicale soit faite, il faudrait procéder par des réformes graduelles qui soulageraient un peu le sort si dur des travailleurs des champs et des usines. Les ouvriers des villes réclamaient déjà la réalisation des réformes de ce genre. Il faudrait que les paysans demandassent la même chose, concluaient-ils. Les paysans finissaient toujours les réunions par les cris de : « A bas Nicolas II ! »

Le programme des réclamations immédiates fut élaboré par les paysans du village Mikel-Gabriel. Voici ce qu'ils réclamaient : 1° L'abaissement de la rente : au propriétaire 1/10^e des revenus du travail, le reste au tenancier ; 2° Le renvoi des anciens gérants des propriétaires ; 3° L'abaissement du bail des pâturages ; 4° L'abolition du salejromo — c'est une sorte d'obligation pour les paysans de faire des cadeaux aux propriétaires et aux gérants — ; 5° L'abolition des

(1) Notre paysan-tenancier paie ordinairement au propriétaire de la terre la moitié des revenus de son travail, quelquefois le tiers ou le quart, très rarement moins.



litiges intentés contre les paysans « temporairement-obligés » (1); 6° L'obligation pour la noblesse de prendre part dans les frais de construction et réparation des routes; 7° L'abolition de l'impôt ecclésiastique, 2 roubles par famille (les curés touchant leur traitement); 8° L'établissement d'une taxe pour les divers services ecclésiastiques: mariage, baptême, communion, etc.; et 9° L'abolition de octroi pour les bouilleurs de cru.

Ce programme de réformes immédiates fut adopté aussi par les autres villages. Dans le même temps, les paysans boycotèrent ceux des propriétaires qui n'acceptèrent pas ces réclamations. Boycoter consistait d'abord dans le refus de travailler chez eux comme garçons de ferme, comme servantes et meuniers. Si cela ne réussissait pas, alors on refusait de cultiver leur terre et on défendait de le faire aux tenanciers des autres villages.

Ce mouvement intimida beaucoup les propriétaires et les autorités locales. Les policiers furent effrayés à ce point qu'ils n'osèrent pas se montrer dans les villages. Deux fonctionnaires, le commissaire de district, Kelmoïan, et son aide, Tsereteli, se distinguèrent par leur zèle de dénonciation et d'espionnage. La noblesse avec son maréchal, prince K. Erisavi en tête, fut plus courageuse. Ils délibérèrent sur la conduite à suivre pour parer aux menaces des paysans. Un des nobles, prince David Gouriel, partit pour Koutaï réclamer des troupes; il dénonça beaucoup de paysans. Mais à son retour il fut tué presque à sa porte. L'auteur de ce crime n'a pas pu être retrouvé. Dès lors, les paysans eurent recours à la terreur pour intimider les mouchards, comme ils disaient. Ils blessèrent plusieurs personnes. Un noble, Khartsivadzé, fut tué inopinément: il reçut une balle destinée à un autre. « Terreur » fut préconisé par les paysans eux-mêmes, en dépit de la décision du comité social-démocrate qui réussit pourtant à la fin à calmer un peu les terroristes.

Au commencement du mois de juillet arriva en Gourie le gouverneur Smaguine. Il visita des villages, rassembla les paysans et leur demanda ce qu'ils réclamaient. Les paysans, sans être intimidés, présentèrent leurs griefs.

Le gouverneur fut irrité par l'attitude libre, fière des paysans, il proféra des menaces. Mais cela ne produisit aucune impression. Dans le village Lantchkouthi, à la menace du gouverneur, un paysan lui répondit, en lui montrant ses chaussures déchirées: «Voici toute ma richesse, vous m'avez pris tout le reste, prenez-les aussi, et il jeta ses vieilles chaussures au nez du gouverneur.

Sur l'ordre du gouverneur, on voulut arrêter cet insolent paysan, mais ses camarades le défendirent et le gouverneur n'osa pas s'exposer à la colère de ses hommes résolus. Les paysans du village Mikel-Gabrieli présentèrent au gouverneur le programme de leurs réclamations immédiates et lui déclarèrent que tant qu'elles ne recevraient pas satisfaction, ils ne désarmeraient pas. Le gouverneur se fâcha de nouveau, proféra des menaces, mais à la fin, il fut obligé de faire quelques concessions. Il répondit aux paysans que la question agraire ne le regardait pas; qu'il faudrait s'entendre avec les propriétaires; quant à l'abolition de l'impôt ecclésiastique, il promettait qu'il ferait des démarches auprès du gouvernement. Le gouverneur visita tout le pays, s'assura du mécontentement des paysans, et alla chez le gouverneur général, prince Galitsine, pour se concerter sur les mesures à prendre. Quelques temps après, le vice-gouverneur fut envoyé à Gourie avec l'ordre « d'épurer » le pays. De leur côté, les paysans se préparèrent pour le boycottage. Et un beau jour, les propriétaires se trouvèrent dans un grand embarras, n'ayant plus pour leur service ni domestiques, ni travailleurs. En même temps le commissaire de police de Lantchkouthi, d'après les dénonciations des propriétaires [de Nigoïthi, arrêta trois paysans. Le lendemain, 500 paysans se présentèrent chez le commissaire de police et le forcèrent à relâcher leurs camarades.

(1) Ceux des paysans qui n'ont pas racheté leur terre, après l'abolition du servage, sont restés avec les propriétaires fonciers en rapport de « l'obligation temporaire », c'est-à-dire que tant qu'ils ne sont pas devenus propriétaires ils continuent à faire la corvée.

Au mois d'août arrivèrent à Gourie, le vice-gouverneur, le général des gendarmes et le procureur, en même temps quelques bataillons de soldats d'infanterie et de cavalerie furent consignés. Les troupes campèrent dans les villages et à Osourguethi (ville de Distric). Dans une semaine, on arrêta plus de 200 paysans. Parmi eux, deux littérateurs, Noé Géordania et S. Djibladzé. Ces deux personnes venaient, deux semaines avant, de sortir de la prison de Metekhi de Tiflis, où elles étaient enfermées depuis un an. Trois instituteurs de village furent aussi arrêtés; Megrelidzé, deux frères Tchkoïdzé; le reste, c'était en partie les ouvriers et les paysans et les ouvriers venus des villes. Les prisons de Koutaï, de Battoum et d'Osourguethi furent bondées. Les gendarmes commencèrent leurs fouilles et investigations. Ils disaient aux paysans qu'ils savaient bien que ce n'était pas les paysans qui étaient les coupables, mais les agitateurs. « Vous n'avez qu'à nous signaler ces personnages, et vous serez relâchés. ». Pour l'honneur des paysans, il faut dire qu'ils ne furent pas dupes de cette tactique, mal déguisée, des gendarmes et strictement gardèrent leur secret. De sorte que la police ne put rien découvrir.

Trois mois après, on relâcha les paysans prisonniers, on ne retint que vingt-huit personnes. Cinq de ceux qui furent relâchés furent renvoyés administrativement du gouvernement de Koutaï (leurs noms: N. Géordania, S. Djibladzé, M. Megrelidzé, Dolidzé, Khaleriki). Six de ceux qui furent retenus en prison furent envoyés en Russie six mois après, dans le gouvernement de Kharkof. Mais vingt-deux, jusqu'ici, restent à la prison de Koutaï. Outre cela, on a retiré aux paysans des villages le droit d'élire leur maire et d'autres fonctionnaires (1).

On a perçu l'impôt ecclésiastique de force. Quelques curés, par peur du peuple, ne voulurent pas accepter cet impôt; mais les autorités les y ont contrains. Un propriétaire de Nigoïthi consentit à accepter les réclamations des paysans; mais le gouverneur lui dit: « Si vous ne pouvez pas gérer votre bien, nous vous le confisquerons. Il ne faut pas céder aux paysans. Aujourd'hui, c'est vous qu'ils visent; demain, ils se présenteront devant nous. »

Ainsi, le gouvernement déclara aux paysans une guerre à outrance, et ceux-ci comprirent que tant que l'aristocratie serait debout, il n'y aurait aucune espérance d'améliorer la situation. C'est pour cela que le mouvement a pris bien vite un caractère politique.

La situation générale de Gourie est, à ce moment, la suivante: Les paysans sont en grève; les propriétés ne sont pas cultivées. Le boycottage contre la noblesse est strictement maintenu. Entre le clergé et le peuple, un abîme est creusé. La police et les gendarmes sont considérés comme les plus dangereux ennemis. En tête de ce mouvement est un Comité social-démocrate.

Le mouvement commencé à Gourie est propagé ailleurs. L'année passée, on a commencé une agitation en Mingreli et, cette année-ci, en Imérethi. Ainsi, dans le village de Koulachi, les paysans ont fêté, au printemps, le 1^{er} Mai. L'agitation est répandue dans toutes les parties de la Géorgie occidentale. Et il y a quelques mois, on signalait la même agitation dans la partie orientale: en Kartli et en Khakheti. Nous en donnerons les détails dans le prochain numéro.

LA PRESSE EUROPÉENNE SUR LA GÉORGIE

L'article de Georges Brandès, dans la *Politiken*, N° 180 :

LA NATION GÉORGIENNE

Depuis une génération, on a cru que la lutte de classe allait être remplacée par la lutte de nationalité.

(1) Voir la *Géorgie*, n° 2.

La lutte de classe va partout et toujours en augmentant; mais, en ce moment, la tension entre les opprimés et les opprimés atteint une vigueur qu'on n'a pas connue dans les temps passés.

Plusieurs nationalités nouvelles font ressortir qu'elles appartiennent aux plus vieilles nations de la terre; que, depuis un siècle, elles souffrent en silence: après les Polonais, nous avons vu les Bulgares, les Arméniens, les Finlandais et les Macédoniens. Tous ces peuples et différents autres tâchent d'appeler sur eux l'attention de l'Europe et de se faire connaître, en distribuant des journaux en toutes les langues du monde. L'organe des réfugiés russes et anglais, ceux des sionistes-judaïstes sont français et allemands; les Polonais, Arméniens, Finlandais et Macédoniens ont chacun le leur en français.

Parmi les peuples qui, dans ces temps derniers, ont fait appel à l'Europe, se trouvent 30 millions de Ruthènes qui, au commencement de mai, distribuaient à Vienne leur revue (*Ruthéné*) en allemand, dans laquelle ils dépeignaient la cruelle tyrannie dont souffre ce peuple sous le joug de la Russie.

Et tout dernièrement, voici un petit peuple dont l'histoire est aussi vieille que celle des Arméniens et des Juifs, qui par un effort national, fonde une organisation à Paris et aspire aussi à intéresser l'indolente Europe à son triste sort.

Cette nation, c'est la Géorgie.

Il y a juste un siècle que la Russie, violant le traité signé entre les deux nations, annulait toutes les ordonnances établies et déclarait la Géorgie province russe.

Depuis la plus haute antiquité, ce peuple avait lutté pour conserver son existence. Le premier roi géorgien, Farnabaze, régnait au III^e siècle avant notre ère; et si l'on pense que les Kalifes arabes, les Perses et les Mongols ont tour à tour convoité et envahi ce pays, on est étonné que ce brave petit peuple ait pu maintenir son indépendance jusqu'en 1801.

La Géorgie, qui s'étend de la mer Noire à la mer Caspienne, au sud des montagnes du Caucase, est un pays montagneux, sillonné de nombreuses rivières. Il y règne un doux climat, ce qui permet la culture du vin, du coton, du riz, du tabac et du thé. Le sol renferme de nombreuses richesses, représentées par le naphte, le charbon, la manganèse, l'argent et le cuivre. La capitale est Tiflis, célèbre par ses sources d'eaux chaudes; de là vient le nom de la ville: en Géorgien, Tiflis se dit Tbili (chaud). Le pays a une étendue d'environ 1,200 quadra.... et est divisé en deux gouvernements russes, de Tiflis et de Koutaïs; dans la langue indigène, le pays s'appelle Sakartvelo, et les habitants Karthvelitomi. La langue est tout à fait spéciale et, d'après quelques savants, Aristote et d'autres écrivains de l'antiquité en ont fait mention dans leurs ouvrages. C'est le pays que les Grecs appelaient la Colchide, et dont le nom éveille dans nos souvenirs la célèbre histoire de Jason, de Méde

et des Argonautes partis à la conquête de la Toison d'or.

Notre imagination nous représente également le classique souvenir de Prométhée enchaîné sur le mont Caucase. Mais là se borne à peu près les connaissances d'un européen moderne sur la Géorgie. Cependant, il y a loin de ces personnages mythologiques aux hommes et aux femmes de la Géorgie moderne.

Dès l'année 512 le pays était converti au christianisme par Sainte-Vincent et il eut plus tard son église indépendante. En 1088, Tiflis fut conquise par les Turcs, mais bientôt après le pays se releva et ce fut l'apogée de la Géorgie. Le roi David II, dit le Rénovateur (1089-1125), chassa les Turcs et étendit sa domination d'une mer à l'autre. Sa fille, Tamara, dont le nom est encore célèbre parmi toute la Géorgie et dont les exploits sont glorifiés par des chansons populaires, ne conserva pas seulement l'héritage de son père, mais défait plusieurs fois les armées mahométanes et étendit ses conquêtes jusqu'à Trébizonde. Sous son règne, la littérature géorgienne, qui avait subi l'influence des trois civilisations: arabe, persane et byzantine, atteint son complet développement et le poète Chota-Roustavéli est resté le plus célèbre en fixant à jamais le règne de Tamara dans un classique et immortel poème.

Au XIII^e siècle ce sont les Mongols qui envahissent le pays, puis Tamerlan le dévaste au XIV^e.

Après la prise de Constantinople, les Turcs attaquent à leur tour la Géorgie. Pour se défendre à la fois contre les Perses et les Turcs, la Géorgie, dès le XV^e siècle, songe à demander un appui à la Russie, sa puissante voisine, orthodoxe comme elle. A ce moment surtout le royaume était partagé en deux, livré aux intrigues, ce qui lui donnait encore moins de force pour résister à ses nombreux ennemis.

Enfin, en 1783, Héraclie II, alors seul roi, conclut une alliance avec la Russie; par cette alliance, il s'engageait à donner libre passage sur son territoire aux troupes russes pendant la guerre contre la Perse (route naturelle vers les Indes). En retour, l'impératrice Catherine II s'engageait à défendre la Géorgie contre ses deux puissants ennemis: la Turquie et la Perse.

La Russie voulait profiter de ces combats pour s'emparer de la Géorgie affaiblie par cette lutte inégale; la veille d'une bataille contre les Turcs, le général russe Tottleben, se retirait avec son armée et abandonnait le roi Héraclie, qui malgré cela gagna seul la bataille d'Aspinza; mais en 1795, il ne put résister à 50,000 Perses qui assiégèrent, pillèrent et brûlèrent Tiflis. A la mort de Catherine II son successeur Paul I^{er} rappela l'armée; en 1798 Guiorqui XII héritait de son père le royaume complètement épuisé et un an après, sa propre faiblesse le força à chercher de nouveau un appui près de la Russie. Par ce nouveau traité, il reconnaissait la supériorité de la Russie, mais gardait son indépendance; la succession au trône des rois géorgiens était également reconnue.



Malheureusement, Guïorgui XII mourut avant que le traité fut complètement terminé et, en janvier 1801, Paul I^{er} eût l'impudence d'émettre un ukase qui proclamait l'annexion absolue de la Géorgie à la Russie.

David, le successeur de Guïorgui au trône de Géorgie, fit d'inutiles protestations à Saint-Pétersbourg et, lorsque Alexandre I^{er} monta sur le trône, après le meurtre de Paul, son entourage le força à anéantir, à étouffer les réclamations des Géorgiens.

Pendant un siècle, ils ont été muets ; maintenant un souffle de délivrance parcourt l'immense Russie, les Géorgiens se réveillent de nouveau avec une jeunesse instruite, tout à fait moderne, aspirant à la liberté. Ils ne désirent pas le relèvement de leur maison royale ; ce qu'ils exigent, c'est seulement de diriger eux-mêmes leurs affaires nationales :

1^o Ils demandent à être traités sur le même pied que les provinces du centre de la Russie, parce que actuellement ils n'ont pas le minimum de justice comme les autres ;

2^o Ils n'ont pas d'assemblée de provinces (Zemstva) et aucun droit de nomination ; ensuite leur langue maternelle, sans restriction, est bannie de toutes les écoles du pays et dernièrement une lettre de Pobedonotzeff interdit également aux ecclésiastiques de donner l'enseignement religieux en géorgien.

Ces mesures ne sont pas prises pour enseigner plus ou moins bien aux enfants, mais seulement pour propager la langue russe, qu'ils comprennent difficilement. Actuellement, les écoles sont encore en si petit nombre et si mal organisées dans les provinces, qu'un quart seulement des enfants savent lire et écrire ;

3^o Les Géorgiens exigent du gouvernement russe, non pas un seul Etat pour le royaume constitutionnel, mais un Etat décentralisant sous lequel toutes les nations supprimées puissent respirer à l'aise ; ils rêvent un Etat fédératif dans lequel personne ne souffrirait, que ce soit Arméniens, Russes ou Tartares ;

4^o Ils prouvent qu'en ce moment le gouvernement emploie 67 1/2 0/0 du budget du Caucase pour des dépenses tout à fait étrangères aux Caucasiens. Ils se plaignent que les jeunes gens Géorgiens qui sont soldats ne restent pas au Caucase, comme il était stipulé dans le traité de 1801, mais soient envoyés au contraire dans les contrées les plus éloignées, telles que la Sibérie, où ils meurent tués par un climat trop rigoureux.

Ce manifeste géorgien est surtout instructif parce qu'il est un des nombreux témoignages de ce que, de nos jours, la puissance de l'empire russe est près de sa chute. Il est certain que ce ne sera pas dans quelques années, comme le croient les révolutionnaires russes ; il nous est difficile, à nous, étrangers, de partager des espérances des Krapotkine, Véro Zaslulitz et des émigrants russes vivant en France ; mais on peut dire que cela ne peut durer plus d'une vingtaine d'années encore.

L'un après l'autre, chaque peuple supprimé se redresse, revendiquant ses droits et émettant ses prétentions ; chaque classe de la société se relève pour la défense forcée. Les plus éloignés l'un de l'autre s'unissent pour la défense commune. Un fossé immense, il y a seulement dix ans, séparait les Finlandais de l'opposition russe ; les Finlandais, qui étaient les plus loyaux sujets de l'empereur, à présent ils sont prêts à s'entendre. De même qu'une énorme distance séparait aussi, il y a dix ans à peine, la classe intelligente russe des ouvriers et paysans russes. Maintenant les étudiants et les ouvriers sont unis, tandis que les paysans commencent à être menaçants.

Pour l'homme, simple unité, il semble long ce temps pendant lequel se prépare une révolution (et les plus vieux ne la verront peut-être pas), mais on peut la prévoir aussi sûrement qu'au milieu de l'hiver on attend le prochain printemps.

GEORGES BRANDES.

L'OPINION DE L' « ARMÉNIE »

Nous lisons dans l'*Arménie*, n° 177 :

Les Géorgiens viennent de fonder, à Paris, un journal géorgien, avec un supplément français, intitulé : *La Géorgie*. C'est un organe sérieux et bien documenté, qui a pour but « d'éveiller la conscience nationale politique du peuple géorgien, ainsi que de préparer le terrain pour l'autonomie nationale de la Géorgie ». Les rédacteurs savent bien que « la question géorgienne ne relève pas, pour ainsi dire, de la politique internationale, comme par exemple les questions macédonienne et arménienne » ; mais ils attachent un grand prix à l'appui moral des peuples civilisés. Comme le vaillant petit peuple géorgien, voisin et frère martyr du peuple arménien, à toutes nos sympathies, nous souhaitons tout le succès possible à notre nouveau confrère.

BIBLIOGRAPHIE DE LA GÉORGIE

Dix-neuvième siècle

(Suite)

SMITH (ELI) AND DWIGHT (H). — *Missionary researches in Armenia, including a Journey... into Georgia* London 1834, 8 vol.

CONOLLY (ARTHUR). — *Journey to the north of India overland.* London 1834, 2 vol.

FAMIN (CÉSAR). — *Region caucasienne in Univers pittoresque.* Paris, n. d., in-8°. — *Caucasien Weltgemaeldegallerie.* Stuttgart 1835, in-8°.

HAMMER (JOSEPH VON). — *Schwarzes Meer.* Wien 1835.

EVETOKII (OREST). — *Statistichskoé opisanié Kavkoza.* St-Pldg 1835.

— *Obozrenie russkikh vladenii za kavkazom.* St-Pldg 1836, 4 vol 800 t. official publication.

(A suivre).

La gérante : E. RENAUD.

(Travail exécuté en commandite par des ouvriers syndiqués).

Association ouvrière, J. Allemane, directeur, 51, rue Saint-Sauveur.